

Le Salon de Madame Geoffrin

(Fin)

VOILA l'idée qu'il se faisait du rire. La vivacité de cette enfant l'offusquait : " Je n'ai jamais connu, lui répétait-il, ces mouvements violents, ce qui me fait soupçonner qu'ils ne sont pas naturels." " Quand je l'entendais me dire cela, s'écrie madame la Ferté-Imbault dans ses souvenirs, quand je l'entendais me dire cela, il m'impatientait à mourir, car j'étais bien sûre que mes mouvements de gaieté étaient fort naturels." Mais tous n'avaient pas les mêmes raisons que Mlle Geoffrin pour ne pas aimer Fontenelle, car ses travers lui étaient facilement pardonnés ; il était aimé pour lui-même, sans qu'on exigeât rien en retour et sans flatterie. On pourrait dire de lui ce que madame du Deffaut disait de son chat : " Je l'aime à la folie disait-elle, parce que c'est la plus aimable créature du monde ; mais je m'embarrasse peu du sentiment qu'il a pour moi. Je serais au désespoir de le perdre, parce que je sens que c'est ménager et perpétuer mes plaisirs que d'employer tous mes soins à conserver l'existence de mon chat."

Il est regrettable, en effet, de reconnaître que Fontenelle était profondément égoïste et de ne pouvoir citer de lui aucune action inspirée par un mouvement du cœur, mais sa raison impeccable suppléait à tout ce qui lui manquait ailleurs et il n'y fut jamais de conseiller plus sûr et d'ami plus utile que ce parfait égoïste. Aussi, madame Geoffrin lui doit-elle beaucoup de lui avoir donné sa confiance ; il fut à son tour pour elle ce qu'avaient été la grand'mère Chevalineau et madame de Tencin, son guide, son modèle et son éducateur. Et un éducateur tel que Fontenelle n'était pas à dédaigner. Elle lui doit, pour une bonne part, les fondements solides sur lesquels elle édifia sa fortune. Peut-être lui doit-elle aussi quelques-uns des traits qu'on n'aime pas voir en elle et qui contrastent si fort avec sa bonté réelle,

Fontenelle mourut dans sa centième année, il y avait 25 ans qu'il était l'ami de madame Geoffrin, la séparation suprême fut pour ces deux êtres, ce qu'avait été leur longue intimité, sans effusion, sans déchirement, sans secousse.

L'un des protégés de Mme Geoffrin était d'Alembert, si gai, si animé, si plein d'esprit ; il arrivait le soir tout heureux de laisser pour quelques instants ses problèmes de dynamique ou d'astronomie, pour venir se réjouir chez son amie, où son esprit si lumineux, si profond faisait oublier en lui le savant. Il demeurait avec sa nourrice, la bonne vitrière à laquelle il avait été abandonné. Lorsqu'il devint célèbre, sa mère qui était la marquise de Tencin, voulut le reconnaître pour son fils. Mais lui noblement s'y refusa : " Non, madame, je ne connais de mère que cette nourrice à laquelle vous m'avez abandonné." Et il demeura avec sa vitrière, cette femme qui avait eu soin de son enfance, qui l'avait mieux aimé que ses propres enfants et avec laquelle il passa vingt-cinq années, les plus douces de sa vie, dit-il lui-même dans une lettre — Madame Geoffrin l'avait pour ainsi dire adopté, elle lui avait fait une rente viagère de 600 livres, plus tard, elle y ajouta 1,300 autres livres.

Marmontel au si était pensionné par madame Geoffrin, elle avait pour lui l'affection d'une mère, mais il avait à supporter ses gronderies, car si elle était bonne et bienfaisante, elle était souvent grondeuse et exigeante. Elle lui offrit gracieusement l'hospitalité sous son toit (qu'il n'accepta d'ailleurs qu'à la condition de lui en payer le loyer) ; elle voulait connaître ses affaires pour mieux servir ses intérêts et le mieux guider, car elle ne ménageait pas ses conseils. Elle ne supportait pas qu'il s'absentât et lui faisait grise mine quand l'été il parlait d'aller à la campagne, elle qui ne quittait jamais Paris.—Ce qui la mettait surtout hors d'elle-même, c'était

d'apprendre qu'il avait risqué de compromettre son avenir par quelque imprudence. — Assurément ses conseils étaient précieux, car elle avait acquis une connaissance approfondie des hommes et des choses, et elle s'était fait une règle de conduite qu'elle ne pe dit jamais de vue. Elle cherchait le bonheur de ses amis, mais elle n'oubliait pas son propre bonheur à elle, il y a peut-être un peu d'égoïsme dans cette bonté ; elle aimait soulager l'infortune, secourir les malheureux, mais sans les voir, de peur d'en être émue ; aussi lorsque quelqu'un de ses protégés se trouvait dans un embarras quelconque, éprouvait-elle de l'inquiétude, de l'ennui, car ouvertement, elle ne voulait pas s'en mêler, dans la crainte de compromettre son crédit ou son repos. Quand Marmontel sortit de la Bastille après y avoir passé une dizaine de jours pour expier une plaisanterie assez vive à l'adresse du duc d'Aumont, son premier mouvement et de lui chercher querelle, elle l'accabla de railleries piquantes, de reproches amers, enfin elle s'attira cette dure riposte " Qu'il lui faut apparemment des amis infaillibles et toujours heureux." Mais le lendemain à son réveil, elle est à son chevet pleine d'agitation et de remords, confessant qu'elle n'a pu fermer l'œil de la nuit et maudissant sa propre injustice ; et elle se met à pleurer si fort que c'est Marmontel qui va la consoler à présent ; mais il lui fait gentiment la morale : " Chacun a sa façon d'aimer : la vôtre est de gronder vos amis, comme une mère gronde son enfant quand il est tombé." La scène est charmante et nous peint madame Geoffrin d'une façon vive et naturelle avec sa bonté despotique et son affection tracassière.

Plus tard, lorsqu'il s'agit de faire entrer Marmontel à l'Académie française, à chaque obstacle qu'il rencontre, à chaque élection nouvelle qui ajourne ses espérances, elle ne peut maîtriser son dépit, elle l'aborde en